

LE BONHEUR PUBLIC

ET GÉNÉRAL,

OU LES CONFESSIONS D'UN LOYAL RÉPUBLICAIN.

A 25 CENTIMES LA LIVRAISON.

Liberté, Égalité, Fraternité, Union et Raison. — Instruction, Éducation, Moralité. — Censure et Contrôle publics.



Cause révolutionnaire. — Infirmités de la République. — Association générale des travailleurs. — Lettre sur la présidence. — Embarras de l'Assemblée nationale. — Attaques maladroites contre l'hérédité et la famille. — Alerte aux religions. — Établissement d'un collège scientifique universel à Rome. — Organisation du travail. — Religion fusionnienne. — Fraternité facile des peuples. — Concorde nécessaire. — Appel à la raison et à l'union des intérêts réciproques.

HISTORIQUE ET CAUSES ANALYTIQUES SUCCINCTES DE LA RÉVOLUTION DE 1848.

1789 est l'agglomération des orages suscités et entretenus par les éléments successifs des querelles, jalousies et rivalités des grands féodaux; Napoléon est venu à propos pour renouer et réunir avec adresse toutes les parties éparses d'une société décomposée; les malheurs de 1814 ont réveillé d'anciens égoïsmes, en fournissant à des orgueils comprimés l'occasion de se venger; les nouveaux orgueils froissés par l'ancien égoïsme reprenant le dessus a fait naître l'irritation de l'art. 14 de la Charte de Louis XVIII; 1830 en a été la conséquence; enfin de nouvelles prétentions blessées par la ténacité de Louis-Philippe ont suscité les banquets jusqu'au dernier d'où est sorti février 1848; quelques ambitions prises au dépourvu n'ayant pu prendre place en février, ont produit l'insurrection de juin, qui eût été une véritable révolution si elle eût pu réussir: dans tous ces mouvements successifs, l'ouvrier et les masses populaires ont toujours été les victimes et les dupes aussi bien en juin qu'en 89, ce qui n'est pas difficile à prouver, car la nature des choses le veut ainsi.

Messieurs les ouvriers, qui avez voulu en juin être la cheville ouvrière, l'arbre de mécanique, vous n'étiez pas l'ingénieur; il ne suffit pas de savoir forger, ajuster une machine, il faut d'abord savoir la créer, et pour créer il faut de l'étude et du temps.

GOURAGE, ESPOIR, PATIENCE ET PRUDENCE.

La République est morte, le gouvernement provisoire lui a fait prendre un breuvage empoisonné, les socialistes ont voulu lui donner une nourriture prématurée, trop forte pour sa complexion, et l'ont étouffée; la trinité inflexible lui a donné le coup de grâce.

Dans tous les noms qui se placent à la tête des idées politiques, il n'en est pas un capable de la ressusciter.

La République n'avait pas encore enfanté, on a voulu sevrer son premier enfant, aussitôt sa naissance. L'inexpérience de la première paternité s'est révélée tout entière. Au lieu de représenter la République comme le complément de la civilisation, on lui a donné les formes et l'éducation d'une sauvage vachère, prompt à se laisser entraîner aux instincts grossiers.

Dans les guerres de l'Empire, un régiment de dragons ayant faibli devant l'ennemi, chaque fois qu'il réparait, le signal des hourra, et était sans cesse décimé; un régiment de cuirassiers se couvrit des manteaux-dragons, et, ainsi déguisé, fit une charge sur l'ennemi, qui, comme d'habitude, croyant avoir affaire aux dragons, donna tête baissée: les cuirassiers, au milieu de la mêlée, ayant jeté les manteaux au vent, chargèrent l'ennemi à fond, prirent la revanche des dragons, et firent si bien que l'ennemi ne se fia plus à la couleur des manteaux.

De nos jours, l'aristocratie, toujours vaincue par la démocratie, s'avise de se donner la tournure républicaine, prend sa revanche aux journées de juin, et garde l'habit républicain tant qu'il lui sera nécessaire.

La misère énerve l'intelligence, au lieu de l'activer; donc si le peuple tombe dans la misère, il sera incapable de se relever: il faut qu'il y ait de la misère pour que l'aristocratie soit forte. Si le peuple est misérable, les boutiquiers, les marchands, les négociants feront beaucoup moins de commerce, la bourgeoisie sera moins nombreuse et moins riche, et la haute aristocratie n'en sera encore que plus puissante, jusqu'à ce que de nouvelles commotions viennent de nouveau tout ébranler.

On fait en ce moment un travail pour organiser l'assistance, ce travail n'est autre chose que l'organisation de l'aumône ou de la mendicité; Napoléon l'a fait (ce travail) dans un moment bien plus opportun que celui-ci; que demande l'ouvrier? du travail; l'aumône lui répugne; il n'en veut pas. Avec ces systèmes de besoins nécessaires, vous ne ferez jamais une République; vous donnerez des armes aux révolutionnaires et aux révolutions; vous attiserez le feu des ambitions rivales; vous alimenterez les desirs de secourir l'apreté des besoins pressants; vous laisserez en question brûlante le travail de Louis Blanc, sur l'organisation du travail; vous laisserez tous les systèmes socialistes un sujet de discussions animées. Récapitulez tous les sacrifices de la société en dons, en souscriptions, en sacrifices volontaires de toutes natures faits dans le cours d'une année, et voyez si le produit n'en serait pas plus utile à créer du travail, qu'à le répandre en aumônes ou en secours qui entretiennent l'habitude de la mendicité, l'exemple de la dégénération humaine, et du désœuvrement pernicieux. Vous donnez des éléments de force aux idées de Proudhon et à son ambition; vous dressez un échafaudage aux éléments désorganisateur; vous donnez des armes aux partisans de la guillotine; oui, messieurs! voilà ce que vous faites en préférant distribuer des secours insuffisants et dégénérateurs, à réserver des travaux corporels pour les chômages ou la mauvaise saison, ou à entrer dans un système d'économie générale, tendant à une retraite honnête et possible, une retraite égale pour tous: pourquoi donc l'employé du gouvernement a-t-il plutôt une pension de retraite, que tous les employés des industries diverses, que tous les ouvriers honnêtes et laborieux qui consentaient très-facilement à un système de cette nature, système qui coopérerait court à toutes les agitations; système qui enrichirait plus un gouvernement que ce système qui le met continuellement aux portes de la banqueroute, qui le met sans cesse au dépourvu en cas de guerre ou d'entreprise politique majeure. Qu'une retraite, uniforme et égale, à quarante ans de quatre cents francs pour l'homme et de trois cents francs pour la femme, vienne pactiser toutes les jalousies, niveler tous les privilèges; que les économies volontairement prévoyantes fassent le surplus; de cette façon, l'employé supérieur sera réduit comme le simple artisan aux précautions contre l'avenir, et ne pourra être en butte à la jalousie du bas de la société. Si Proudhon demande plus qu'on ne peut faire, c'est qu'il y a encore dans la société des privilèges que ne peuvent atteindre chacun, même avec les meilleurs sentiments, la meilleure conduite; ainsi un ouvrier en travaillant n'est point certain de pouvoir un jour avoir un chez-lui, où il pourra être soigné dans ses maladies, dans sa vieillesse, où il pourra élever sa famille convenablement, et être heureux au milieu d'elle. Effacez toutes ces difficultés par des retenues régulières et générales, garanties par la fortune publique, qui pourra donc demander plus raisonnablement, dites-le-moi? Si vous n'adoptez aucun mode pour régulariser le chômage, vous ne pourrez non plus établir aucun mode raisonnable entre les rapports du plus intelligent et du moins, et la rivalité jalouse des diverses positions sociales existera toujours, et toujours il se rencontrera des hommes qui se mettront à la tête des blessés de la civilisation.

Je suis bien éloigné des idées de Proudhon, et cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître que le haut de la société ne fait aucun effort sérieux pour anéantir les plaintes fondées; les aumônes et les secours, encore une fois, sont inefficaces et insuffisants; une autre organisation sociale est nécessaire pour fermer la porte aux prétentions bien ou mal fondées, à moins que le haut de la société ne veuille y mettre un terme par la mitraille, oh! alors, je me tais, car il n'y a rien à répondre sur un grand chemin à un brigand qui vous accoste avec le pistolet au poing et l'injonction à la bouche, à moins qu'on ne se sente assez fort pour détourner contre lui ses armes; de même qu'il est difficile de s'opposer à un conquérant suivi d'une armée volcanique, ou à un Attila passant comme une tempête.

Il est des questions brûlantes qu'il faut pourtant aborder, malgré tout ce qu'elles peuvent avoir d'irritant, parce que le bas de la société est trop mal administré. Je conviens que bien des dégoûts, bien des disgrâces, bien des affronts poignants, accompagnent souvent l'homme probe et humain qui veut

sonder et guérir les plaies des derniers échelons de la société, mais je crois que la cause en est plutôt à l'administration supérieure, qui se soucie fort peu d'encourager et d'aider par des moyens efficaces ces dévouements exceptionnels.

Qu'une organisation semi-militaire s'applique au civil, suivant le tableau ci-après:

Que chaque branche d'industrie, de profession, de métier, dans chaque localité, qui possédera au moins deux mille individus, ait son colonel, que chaque dix hommes ait son décurion, chaque centaine son centurion; que chaque chef soit le plus fort travailleur de sa section. Dans cette organisation, les besoins de chacun pourraient être connus indubitablement et secourus efficacement; qu'on ne dise point que cette organisation aurait ses dangers, les dangers disparaîtraient avec l'assurance d'un avenir honorable et d'une confraternité bienveillante.

J'engage mes lecteurs à revoir mon premier numéro, sans lequel celui-ci pourrait ne pas être bien compris.

Ce premier numéro contient la critique de certains débuts du gouvernement provisoire, un programme de principes, la garantie d'un travail consécutif, des travaux importants, à Paris; pensions de retraite, l'instruction forcée, le principe de l'expérience comme base de l'état social établi sur l'âge, l'abolition de la peine de mort, une organisation par rue, justice prompte et gratuite, point de détention préventive, critique du communisme, organisation du travail difficile suivant le système Louis Blanc, abolition de la faillite.

Association commerciale générale des travailleurs quels que soient l'âge, la profession, l'opinion, le pays, la langue, association quasi gratuite et très-productive, rue Saint-Antoine, 143.

Cette feuille destinée à tous les intérêts ne peut être le panegyrique d'aucun parti; au contraire elle sera la critique de tous, parce que l'égoïsme est aussi bien le défaut du bas de la société que du haut; le bas a de plus l'insouciance et l'ignorance; il voudrait qu'on lui donnât, et il ne s'aperçoit pas qu'il faut qu'il prenne, non pas par la brutalité, mais par l'intelligence et l'instruction.

EMBARRAS DE L'ASSEMBLÉE EN MAI ET JUIN 1848.

Qu'est-ce qui embarrasse la marche de l'Assemblée nationale? est-ce l'attitude du dehors? est-ce l'attitude de la classe ouvrière? est-ce l'attitude du commerce? est-ce l'attitude des classes propriétaires et riches? est-ce l'attitude de la grande industrie? est-ce l'attitude des artistes, des paysans, des départements, des employés du gouvernement? est-ce l'attitude des partis? est-ce l'attitude de l'étranger? Je dirai, non, non, à toutes les questions; je dirai: c'est l'attitude de l'Assemblée nationale elle-même. Elle manque d'énergie, parce qu'elle manque de but positif; doit-elle être républicaine aristocratique en même temps que démocratique? doit-elle être républicaine monarchique? républicaine religieuse? républicaine américaine? républicaine oligarchique anglaise? républicaine helvétique? républicaine propagandiste? elle ne voudrait être rien, et cependant n'être point accusée de faiblesse, d'anarchie, de trop d'enthousiasme; elle ne voudrait ni abandonner l'un, ni froisser l'autre; elle ne voudrait ni secourir l'un, ni menacer l'autre; elle voudrait, je crois, que quelque événement monarchique vint la délivrer de sa position équivoque et compromettante, d'une position qu'elle tremble de quitter, tout en le désirant, craignant de tomber dans quelque précipice fantasmagorique d'où elle ne sortirait que meurtrie de frayeur et d'éteinte incurable. L'humanité lui fait peur autant que la terreur; elle ne veut pas donner de garanties qu'elle craint d'accorder; les compagnies d'assurances sur la vie, sont là auprès d'elle qui l'assiègent de leurs privilèges prêts à s'engloutir et menaçant d'en entraîner d'autres avec elles. Enfin, semblable à un vaisseau sans pilote, sur une mer orageuse bordée de récifs orgueilleux et sans pitié, ou telle qu'une armée nombreuse, marchant à l'aventure sans chef expérimenté, environ-

née à chaque pas d'ennemis menaçants, se faisant un épouvantail de l'ancien chef de l'empire, sentant cependant la nécessité d'un guide unitaire, craignant la gêne de l'obéissance, et par cela même ne pouvant l'inspirer aux multitudes, situation nerveuse dix fois plus cruelle qu'une maladie réelle. Oui, voilà bien la situation de l'Assemblée nationale, tableau fidèle de l'esprit du citoyen Lamartine, situation qui finira par nous compromettre vis-à-vis du monde entier, comme vis-à-vis de nous-mêmes.

L'Assemblée nationale, comme la précédente chambre des députés, est et sera sourde aux avis, aux supplications des petits, elle croira pouvoir miner sourdement ses galeries pour faire sauter la forteresse de l'émancipation générale, mais il se trouvera toujours quelques événements échappés à la prévoyance humaine, quelque source imprévue qui viendra détruire tous les projets les mieux ourdis; Dieu est plus fort souvent que ceux qui se disent appuyés par lui; Dieu n'appuie réellement que ce qu'il lui plaît d'appuyer; l'homme néglige souvent l'avertissement d'un insecte, d'une série de traces à peine perceptibles et qui cependant le sauvent du danger, si ces traces avaient été classées ou rangées sur les tables de ses cartes prévisionnelles. Huit ou neuf années consécutives, qui ont étonné plus d'un esprit déraisonnable pourtant averti plus d'un membre de l'Assemblée nationale, ayant fait partie de la précédente chambre des députés, qu'il faut quelquefois céder à l'évidence et aller au-devant de la vérité.

Il n'est pas étonnant de voir les partis s'échauffer en présence d'une espèce d'atonie, ou de parti pris de laisser le bas de la société s'épuiser en attente sans fin. La réponse aux opinions de Lamartine, publiée en septembre 1847, et insérée dans mon n° 2, semble avoir été faite pour la situation présente, particulièrement le passage relatif au calcul politique de la haute aristocratie. Cette dénégation absolue de la part d'un gouvernement quelconque, de ne vouloir mettre en relief, ni de ne vouloir prendre sous sa responsabilité, aucune garantie de bien-être général, est positivement un déni de justice capable d'exaspérer les plus modérés. Le gouvernement provisoire a commis une énorme faute morale en tolérant que des locataires puissent exiger des quittances locatives sans payement; que dire aux grosses faillites, lorsque des ouvriers ne paient ni leurs loyers, ni leur nourriture; que dire aux faillites, après un désarroi si prompt et si prolongé dans la confiance commerciale, laquelle est bien, en partie, la conséquence des fautes de ceux qui ont voulu prendre le gouvernement.

Ce n'est pas chez moi un calcul d'intérêt particulier qui veut renverser des noms déjà connus pour y substituer le mien; non, tel n'est point mon but, je laisse à chacun son mérite et je me félicite même de ne pouvoir prétendre lutter de talents prépondérants avec l'un ni avec l'autre, parce que si je le pouvais, je serais peut-être comme tant d'autres enclin à soigner ma propre gloire de préférence à l'intérêt général.

Que Cabet, Louis Blanc, Barbès, Blanqui, Lamartine, Thiers ou tout autre prétendant, ou même tout autre nom ignoré ou socialiste m'appelle à lui, je répondrai immédiatement à son appel, ou qu'il vienne à moi, je l'appelle sans cesse; que telle ou telle corporation, telle ou telle puissance, veuille bien m'honorer d'une ou de plusieurs conférences, j'y suis parfaitement disposé.

Je me consacre donc tout entier à seconder et à secourir les efforts de ceux qui m'ont précédé, à rectifier le système communiste de Cabet, à éclairer les difficultés rencontrées par Louis Blanc; à forcer Barbès et Blanqui à formuler exactement et plus froidement leur système républicain, afin de ne point effrayer les intérêts divers, qui en s'effrayant peuvent nous conduire à une anarchie funeste à tous. Celui ou ceux qui veulent réellement des améliorations pour le bas de la société, doivent s'y prendre de manière à obliger le haut à accéder à des concessions raisonnables et naturelles, qui conduisent à un but et à un résultat hors de contestation soutenable. Une mine précieuse est-elle découverte, ce n'est pas l'inventeur pauvre qui en a le profit; tous les plagiaires habiles et ambitieux s'en emparent et l'exploitent à l'exclusion du pauvre inventeur. C'est la mode en république comme en monarchie, en communisme comme en socialisme; sous tous les principes il y aura des abus, quoi qu'on dise ou qu'on fasse.

Aidons donc les réformes malgré leurs imperfections, puisqu'il faut avancer et non reculer. Toute lutte doit être ouverte et à ciel découvert, toute lutte souterraine prouve par cela seul qu'elle est incapable.

Ainsi, il n'est pas possible de soutenir que nous ne vivons pas sur terre avec les mêmes droits.

Mais pourrions-nous prétendre avoir tous la même intelligence? être nés avec les mêmes facultés physiques, intellectuelles et morales? Je répondrai, non, sans crainte de me tromper.

Par la même raison, pourrions-nous prétendre raisonnablement, qu'un paresseux, qu'un homme qui ne veut point travailler, qui ne voudrait point partager les accidents, les peines naturelles de la vie humaine, qui ne voudrait point exercer son intelligence spirituelle, morale et physique, mériterait les mêmes avantages que celui qui exercerait toutes ces facultés avec la dernière énergie? Je répondrai encore, non, sans hésiter.

A MESSIEURS LES MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Paris, le 28 octobre 1848.

Messieurs,

L'élection du président de la République est pour toutes les

nuances d'opinion et pour toutes les masses l'acte le plus important, le plus délicat, peut-être le plus décisif pour l'existence de notre nouvel ordre politique et pour l'intérêt général de l'humanité.

Il faudrait donc connaître un nom qui puisse réunir les sympathies générales et inspirer la confiance à tous les intérêts, à l'extérieur comme à l'intérieur, et s'y arrêter.

Cherchons....

Les deux noms qui auraient semblé attirer l'attention générale étaient Thiers et Lamartine; ces deux noms, connus au dehors et au dedans, paraissent renfermer de grandes théories et de grands moyens: ensuite viennent Dupont-de-l'Eure, Louis Bonaparte, Cavaignac, Émile Girardin, Lamoricière, Bugeaud, d'Alton-Shée, Dufaure, comte Molé, Dupin, C. Thomas, Trouvé-Chauvel, Larochejaquelein, Pagnerre, Marrast, Bastide, Ledru-Rollin, Proudhon, Pierre Leroux, Senart, Goudchaux, Louis Blanc, Caussidière, Cabet, Raspail, Blanqui, Barbès, Kersausie, Flocon, Bedeau, Arago, Garnier-Pagès, Marie, Carnot, Recurt, Trélat, Odilon-Barrot, Sobrier, et mille autres prétendants imperceptibles.

Lamartine s'est tellement fourvoyé au milieu des brouillards politiques, que son beau nom, qui peut rendre encore beaucoup de services aux sentiments élevés de l'humanité qui compte toujours sur son dévouement, est trop faible dans une politique mouvante comme le sable. M. Thiers, dévoué à la propriété exclusive et aux privilèges, qui fait certaine misère inhérente à la nature même, se fourvoie chaque jour davantage, et serait nécessairement un tyran politique; M. Thiers se rappellerait sans doute trop facilement les spéculations du génie mercantile. Lamartine n'oublierait sans doute pas assez qu'il est né pour la poésie, ainsi que Louis-Philippe n'a jamais oublié, quoique roi, qu'il avait le génie de l'architecture et des économies domestiques.

Dupont-de-l'Eure est accablé par l'âge.

Cavaignac s'est perdu en ne sachant point arrêter à temps les fusillades, à la façon d'Abd-el-Kader; ses opinions sur lui-même, sur la différence entre une guerre sociale et une guerre civile, enfin toutes ses réparties politiques, ne sont pas de nature à enthousiasmer un peuple.

Bugeaud, bon militaire, n'est point assez de cerègne pour avoir la prétention de bien le diriger. Lamoricière est encore trop ignoré.

Bastide ne pense sans doute pas à l'honneur de cette présidence, car il paraît se bien trouver aux affaires étrangères.

Marrast, d'une nuance assez obscure, ne sera sans doute pas l'homme du choix général.

Louis-Napoléon, au caractère énergique, a besoin de laisser passer une première présidence pour se faire connaître.

Les sciences ont encore assez besoin d'Arago pour le réclamer impitoyablement.

Odilon Barrot n'est plus connu.

Carnot, républicain d'ancienne roche, n'est pas l'homme du haut de la société.

Molé, Dufaure, d'Alton-Shée et Larochejaquelein ont besoin, comme ceux qu'ils représentent, de se faire une nouvelle illustration républicaine.

Pagnerre, aux multiples fonctions, et Émile Girardin, le furieux, ne sont pas possibles.

Senart, Goudchaux, Cavaignac, sont trois têtes dans un bonnet ou la trinité inflexible.

Ledru-Rollin, Proudhon, Louis Blanc, Barbès, Cabet, Raspail et autres, ont trop bouleversé les ouvriers et ont tellement mis la société sur le bord d'un précipice, que ceux qui les voudraient, voudraient la ruine totale du pays; Raspail serait encore le préférable entre tous, attendu qu'il a un génie qui lui est particulier, génie scientifique qui peut représenter la propriété, les liens et rapports commerciaux nécessaires à toute agglomération constituée en nation.

Garnier-Pagès, l'homme le moins aperçu, serait, à mon avis, le président qu'il nous faudrait: homme intègre et sans ambition immédiate, il passe pour avoir fait un acte d'énergie administrative sublime et rare, s'il est réel; homme estimé, il serait respecté à l'extérieur, et pourrait être à l'intérieur une garantie pour le haut comme pour le bas de la société. Cet exemple de deux frères qui se dévouent l'un à l'autre, et savent se donner à chacun leur lot d'action, est si exemplaire, qu'on ne peut trop l'admirer et le faire ressortir dans l'intérêt social. Je crois M. Garnier-Pagès capable d'examiner de près les différents systèmes modérés qui nous divisent, et d'en faire un choix judicieux à l'avantage de l'humanité. Après avoir longtemps erré sans pouvoir me fixer sur le choix d'un premier président, je m'arrête à ce nom, qui n'est peut-être pas le plus brillant, mais qui peut être le plus solide.

Napoléon, dont vous voulez tous faire un tyran, n'a-t-il pas voulu faire grâce à Georges Cadoudal? n'a-t-il pas fait grâce à Polignac? n'a-t-il pas placé le fils d'Aréna au lycée aux frais de l'État, ou plutôt sur sa cassette? n'était-il pas toujours d'abord généreux avec les vaincus? et vous, républicains prétentieux, vous commencez par être sans pitié, sans miséricorde, pour des insurgés égarés et trompés, qui la veille étaient vos amis, vos défenseurs. Je ne pense pas que vous soyez du tout dans les voies conciliatrices; il ne faut pas seulement rapprocher les hommes, il faut aussi rapprocher les idées. *Le Siècle*, dans un de ses feuilletons, lance contre le peuple une sale diatribe réactionnaire, sans goût et sans convenance, au-dessous de la rédaction d'une feuille adroite, politique et pleine de capacités littéraires; quand serons-nous donc conséquents, nous autres Français? faut-il donc répondre, Jamais!

En dernière analyse, tous les noms qui savent percer hono-

ramment la foule pour arriver à la tête des idées, ont un mérite qu'il ne faut pas leur retirer, c'est celui de ramener les principes de vie, de leur donner un nouveau feu, un nouvel essor, d'où naissent de nouvelles combinaisons qui montrent la nécessité d'absorber ou d'opérer une fusion indispensable à la cohésion de tous les esprits, reliés par les intérêts généraux répartis judicieusement.

Notre position géographique, et l'histoire également, nous indiquent assez que nous n'envahirons jamais les contrées glaciales de la Russie, ni les tropiques africains, mais que nous pourrions encore être envahis, non par les hordes africaines, mais par les hordes neigeuses: c'est l'amour de nos institutions qui peut seul nous rendre forts contre les invasions de l'étranger. Il n'y a pas un peuple en Europe, depuis l'Anglais jusqu'au Mamelouk, au Baskir et au Moscovite, qui ne serait tenté de nous donner des lois de leur façon; une division réelle, une guerre civile profonde, nous rendrait la proie de tous nos voisins. Notre climat convient à peu près à toutes les nations, notre intérêt intérieur, comme extérieur, nous commande donc la concorde, néanmoins la loi humaine veut que le bas de la société ne soit pas écrasé par le haut, et aucun intérêt extérieur, tel grand qu'il soit, ne pourrait conjurer une nouvelle révolution sociale, si le haut de la société ne voulait se prêter à aucune concession, à aucune institution populaire et judicieuse. Avant dix ans la France serait un vaste cimetière où chacun irait pleurer ses fautes.

La population en France n'est pas trop grande, mais l'esprit y manque d'une direction savante et généreuse. Vos propres rapports ne nous montrent-ils pas la Chine autrement peuplée que la France: la population y vit, et fait encore envie aux Européens. Napoléon a pourtant montré le chemin d'une belle carrière à exploiter, carrière qu'il n'a fait qu'effleurer, il a commencé par la guerre, et il eût fini l'exploitation par la paix et le commerce, c'était son but, mais l'Anglais plus persévérant, plus fin que tous nos hommes d'état, les a tous joués, et les joue encore tous les jours, et nous n'en trouvons parmi nous aucun qui sache déjouer leur tactique séculaire; les sauvages Russes sont encore, de l'Europe, les seuls peuples qui nous donnent quelque leçon à cet égard.

J'ai l'honneur, etc.

EN MARS 1848

Je n'ai pas voulu attaquer l'hérédité, dans la crainte d'ouvrir des sources vives et nombreuses d'anarchie, mais puisque d'autres se sont déclarés les inventeurs de la source du mal général en la faisant sortir de la famille et de l'héritage, et qu'ils se disent les seuls dans le vrai, que tous ceux qui soutiennent les liens de famille et le privilège de l'héritage ne sont que des bavards et des charlatans, que des héritiers ne sont que des bêtes féroces lâchées au milieu de troupeaux inoffensifs, je répondrai à mon tour qu'il y a un fort habile moyen de détruire l'effet de ces sources dévastatrices, c'est de leur opposer des digues ou de diviser leurs eaux abondantes en une multitude de ruisseaux qui, au lieu de dévaster, fructifieront. Comment est-il possible de convenir que, généralement, il faut que le père n'aime pas ses enfants qui lui offrent son image renaissante! comment est-il possible de persuader à l'homme qu'il n'est pas libre de disposer du fruit de ses labeurs! Non, messieurs, ces raisonneurs extravagants sont évidemment hors du sens commun, hors du cercle de l'ordre et de la raison, et font beaucoup plus de tort à la cause de l'humanité qu'ils ne l'avancent, c'est de la propagande les armes à la main, c'est de la propagande provocatrice de l'espèce la plus dangereuse, c'est vouloir commander la foi le christ d'une main et le glaive de l'autre.

Comment une mère qui allaite son enfant, non parce qu'elle le veut, mais parce que la nature, mais parce que Dieu le lui commande, ne pourrait avoir la satisfaction de l'élever jusqu'à ce qu'il soit capable de se passer de ses soins! Comment une mère ne pourrait plus dire à son enfant: Je suis ta mère, embrasse-moi! Un père n'aurait plus d'épouse, plus d'être au monde sur lesquels il pourrait porter tous ses soins, toute son expérience, tout son intérêt, vous lui accorderiez une propriété, un chou, un animal à élever, et ce que Dieu lui a donné de plus précieux, la création, il ne pourrait jouir de son développement! Un homme pourrait enseigner un champ, et il ne lui serait pas même donné l'espoir de récolter! Oh, citoyen Léger (Noël) vous avez outrepassé vos intentions, ou alors vous ne seriez pas un homme, mais un démon. Pour réclamer contre l'absurdité il ne faut pas être absurde soi-même, pour détruire le privilège, ou la mauvaise herbe, il ne faut pas arracher le froment; il vaut mieux posséder peu que de chercher beaucoup. Si vous apercevez certains abus, n'en créez pas de plus grands pour les détruire. La propriété est une cause d'émulation; détruisez la propriété, vous détruisez la récompense du travail. Si vous labourez votre terre, c'est pour en avoir le produit, si vous travaillez, c'est pour avoir votre salaire; détruisez le produit, détruisez le salaire, quel intérêt aurez-vous à labourer ou à travailler? vous n'avez donc point encore trouvé, comme vous le dites, le secret du bonheur général.

Supposez un instant l'abolition de l'hérédité, avez-vous aboli aussi le droit de disposer, de vendre, de donner même la propriété de ce que l'on possède d'après vos propres principes, car vous me reconnaissez le droit de faire fructifier mon travail, mon intelligence; alors, sachant qu'après moi je n'aurai point d'héritiers directs, hé bien, de mon vivant, je vendrai ou je donnerai, car je suppose que vous me laisserez bien quelque liberté, autrement je vous dirais: Qu'entendez-vous par liberté,

égalité, fraternité? La fraternité, vous la détruisez en détruisant la famille; l'égalité n'existe pas, même dans la nature, car de six enfants ou plantes qui naissent, la moitié et plus meurent sans avoir vécu; la liberté de bien faire, vous la détruisez, puisque vous ne voulez point me permettre de soigner ma famille et de la prémunir contre la misère. Vous vous écrierez contre l'interprétation outrée que je donne à vos intentions; je dirai que c'est de votre faute et par votre exemple, car vous êtes trop absolu lorsque vous déclarez que l'égalité ou l'inégalité primitives sont les deux sources uniques du bien et du mal, lorsque vous dites que l'Assemblée nationale est un déluge de paroles, les bibliothèques des amas de livres inutiles, et que vous-même vous mettez à écrire; peut-on discuter sans parler, et progresser sans écrire? c'est à vous-même que je le demande. Ou alors abolissez aussi l'imprimerie, abolissez encore les mécaniques, détruisez tout ce qui vous paraît contraire à vos opinions, et vous serez sûr qu'il n'y aura plus que la vôtre, lorsque vous serez seul, privé même d'une femme. Dans cet état vous regretteriez bientôt votre solitude et ne seriez bientôt plus d'accord avec vous-même. C'est donc ainsi que, sans réflexion, on peut retomber de Charybde en Scylla; vous avez aboli le droit d'aînesse à la première révolution, vous le rétabliriez indirectement en abolissant l'héritage et conservant la propriété, car, encore une fois, si j'ai la propriété de mon vivant j'ai le droit d'en disposer de mon vivant; alors j'en disposerais comme je l'entendrais en faveur de l'un, au préjudice de l'autre; celui de mes enfants qui me plaira le plus sera celui que je préférerai, même je pourrais les écarter tous au profit du premier venu qui saura me capter. Quant à moi, je ne m'oppose point à la libre disposition pour celui qui possède, mais tout à son mauvais côté; il en est de même du divorce, qui pourtant est désirable exceptionnellement. Lorsque l'on compare l'hérédité de la noblesse à l'héritage matériel, c'est une comparaison qui n'est même pas spécieuse; le maréchal de Luxembourg bossu pouvait-il léguer sa bosse plus que son génie? les qualités et les titres ne se transmettent point de fait, et si on les admettait, il serait conséquent de les admettre à tous les degrés; ainsi le fils d'un lieutenant, d'un caporal, d'un ramoneur, d'un négociant, serait de droit héritier de ces titres, comme on l'est de la royauté, et de même, pour être conséquent avec les prétentions de M. Léger (Noël), il faudrait ne pouvoir donner ni vendre quoi que ce soit, et défendre même l'échange, car je pourrais échanger ma propriété foncière contre un bijou d'une valeur réelle et le donner ou le vendre à vil prix à celui que je voudrais en favoriser: voilà comme on tombe dans les excès opposés quand on s'abandonne sans réflexion à un premier sentiment, louable sans doute, mais insuffisamment élaboré.

RELIGION.

On nous parle souvent de Dieu pour le faire intervenir sans cesse au milieu de toutes nos actions bonnes ou mauvaises; je m'écrierais avec une entière conviction: Mon Dieu! quel blasphème, quelle erreur, quel mensonge, quelle hypocrisie, quelle abomination! quel abus vous faites de votre supériorité intellectuelle! Oui, citoyen de Lamartine, oui, vous tous citoyens de toutes les couleurs, de toutes les nuances, de toutes les opinions, vous abusez souverainement d'un nom pour le salir, pour l'abaisser, pour le rendre la dérision de toutes les intelligences; comment voulez-vous que ce soit Dieu qui provoque les révolutions, les massacres, les ruisseaux de sang, les échafauds, les prisons, les vengeances, les cruautés, les noirceurs les plus raffinées, les plus monstrueuses? vous faites descendre ce Dieu jusqu'à le modeler à votre image. Oh, non! ce n'est pas cela que vous voulez dire, vous écrierez-vous! et quelle signification donnerez-vous donc aux mots? ces mots ont-ils deux sens, blanc peut-il signifier noir, et noir signifier blanc: oseriez-vous soutenir ou entreprendre même une pareille interprétation!

Hé, mon Dieu, je ne veux pas faire ici un cours de philosophie, ni un cours de théologie, je ne veux pas renverser l'idée sublime de Dieu, mais je ne veux point non plus le comprendre au désavantage de l'humanité, je ne veux pas croire qu'il nous a mis sur la terre pour y exercer toutes les mauvaises passions, tous les mauvais instincts, pour y être enfin au-dessous des bêtes brutes les plus féroces; non, je ne veux pas le croire, et par la raison même que je ne veux pas le croire, c'est que je sens qu'il est, c'est que je me sens capable de confondre tant de personnages qui se disent les ministres d'un Dieu vengeur, et en même temps d'un Dieu miséricordieux, contraste humain, que vous voulez élever au niveau de la Divinité. Vous avez fait une loi sur le sacrilège, qui existe encore; vous l'appliquerez-vous, au lieu de l'appliquer à ceux qui jurent le nom de Dieu, parce que vous les avez habitués à regarder Dieu comme l'auteur de tous leurs maux, et qu'en même temps, au même instant, vous voulez les attirer à une opinion opposée? Comment, vous me direz à moi, homme raisonnable: Voici du poison; au même moment vous me direz du même objet: Voici du baume, nourrissez-en; et vous voulez que je vous croie, et vous voulez que je vous respecte! vous m'attrapez comme on attrape un enfant, et vous voulez maintenir le même langage à des hommes faits, et l'on trouve encore aujourd'hui de ces hommes faits qui s'amuse encore à vous imiter, et ces hommes veulent s'ingérer des hommes vrais, et ces hommes-là prétendent être mûrs pour faire de bons républicains, et ces hommes-là veulent, disent-ils, conquérir leurs droits d'hommes, lorsqu'ils sont encore enveloppés de leurs maillots, et ne peuvent encore se tenir debout; oh! pauvres ouvriers, c'est pourtant de vous que je parle, et si vous ne m'assommez pas, vous devez me porter en triomphe. Si vous m'assommez, vous montrez que vous êtes encore de ces anciens

Antiochus; de ces anciens sauvages, de ces anciens Romains, de ces anciens fanatiques, qui croyaient comme des bêtes brutes à leurs idoles. Si vous ne me portez pas en triomphe, vous êtes encore des enfants dans vos langes, incapables de vous soutenir sans béquilles. Criez donc vive la république! avec un Dieu qui vous donnera peut-être demain la guerre civile, les massacres, en vous criant: C'est moi qui le veux.

Je laisse pour un moment votre dieu Janus, non-seulement à deux faces, mais revêtant à chaque minute, toutes les formes, tous les langages, toutes les couleurs que vous voulez bien lui prêter, selon vos caprices, selon votre intérêt, selon vos folies, ce dieu Protée plus Protée que celui de la fable; et vous ferai le portrait du mien, qui est le vôtre et celui du monde entier, mais que je ne façonnerai ni à votre image, ni à la mienne, ni à celle d'aucune créature, et je ne m'aviserai pas surtout de le déguiser selon ma fantaisie. Laissons là un moment la religion pour passer à l'organisation du travail, en attendant que je complète mes idées sur l'organisation sociale, déjà ébauchée dans le premier numéro, auquel il est nécessaire que le lecteur se reporte; je serai succinct, parce qu'il faut que je le sois pour me renfermer dans l'espace d'une feuille de journal; je ne pourrai point citer le texte du travail de Louis Blanc, ni le texte du Voyage en Icarie de Cabet, je me bornerai à citer simplement mes idées déjà différentes de celles présentées dans mon premier numéro, comme je viens de le dire: il est convenable de chercher à se rapprocher de plus en plus du possible et du bon que l'on veut atteindre.

Ce but c'est du travail, de l'instruction, et une position sociale et convenable pour tous.

J'ai déjà proposé du travail garanti, et une position certaine à 40 ans, plus l'instruction primaire. Maintenant je vais chercher à mettre l'ouvrier au pied du mur, comme j'ai cherché à y mettre le haut de la société, car il ne suffit pas de donner à l'ouvrier ce qu'il ne pourrait conserver, ce qu'il demande sans l'avoir positivement acquis, il faut aussi qu'il contribue par ses efforts à être capable de conserver ce qu'il a le droit de demander, c'est-à-dire de l'instruction, laquelle lui donnera la possibilité de se maintenir honorablement, tout en conservant l'ordre dans les rapports sociaux.

Il faut dire ici que l'ouvrier généralement n'aime pas l'étude, certains prétendent que c'est l'abrutissement de la fatigue qui le rend inapte à l'étude, et que s'il était mieux administré, il deviendrait aussi capable que d'autres. Que les ouvriers s'interrogent eux-mêmes, qu'ils se demandent si un de leurs camarades venait à leur dire: Tu gagnes 5 fr., moi je ne gagne que 2 fr.; donne-moi 1 fr., et tu gagneras encore plus que moi. Le ferait-il? non; et la preuve, c'est que tous les jours il préfère faire une noce de 10, 15 et 20 fr., que de hasarder quelque chose de minime dans ses intérêts généraux; je sais bien que beaucoup ne sont pas dans ce moment de mon avis, mais je sais bien aussi pertinemment que cela est vrai, trop vrai, et qu'il est d'une extrême difficulté de les réunir dans un sentiment commun et uniforme, qu'il est plus facile de les diviser et de les mettre en contradiction, qu'il est plus facile de les pousser au désordre moral, que de les resserrer en un corps compact et intelligent, au moyen duquel ils se relèveraient bien vite de leur infériorité sociale. Il est donc nécessaire qu'ils fassent de grands efforts et de grands sacrifices intelligents et moraux, s'ils veulent y arriver; qu'ils se communiquent que la force brutale leur nuira plutôt qu'elle leur profitera, qu'il leur faut pour cela une organisation administrative entre eux sur une grande échelle, et enfin qu'ils ne craignent point de l'essayer avec prudence et persévérance. Je leur offre mes services, s'ils le veulent, mais avec condition d'ordre.

L'ouvrier généralement ne cherche pas à approfondir les écrits qui lui tombent entre les mains, il les condamne ou les approuve souvent sans les avoir lus, ou sur un mot qui les choque ou leur plaît, ou par la réputation du nom de l'auteur; ce qui fait qu'il n'exerce pas assez son jugement et se laisse aller trop souvent à un premier mouvement insuffisamment réfléchi.

TRAVAIL.

Il serait, je crois, convenable de fixer une égalité ou un minimum de salaire, entre tous; cette égalité de salaire que je fixerais à 2 fr. 50 pour l'homme, et à 1 fr. 50 pour la femme, promettrait de l'occupation à un plus grand nombre, en répartissant sur chacun le travail que les plus habiles ne feraient pas. Ceci a besoin d'explication pour bien rendre ma pensée.

Supposons un forgeron gagnant aujourd'hui 10 fr. par jour: à l'avenir, dès qu'après avoir commencé sa journée, il aurait atteint 2 fr. 50, il cesserait, et serait libre de son temps: il pourrait s'occuper chez lui, comme il l'entendrait, soit à l'étude, soit à des travaux productifs.

Marié, il pourrait porter sa journée jusqu'à 4 fr., afin de réunir la journée de sa femme; à 4 fr. 50 pour un enfant, 5 fr. pour deux enfants, et ainsi progressivement, de manière qu'en prenant des charges, il acquerrait de nouveaux droits pour suffire à ces charges.

Il serait nécessaire pour adopter ce système que presque tous les ouvriers fussent à la tâche, car alors l'émulation ne cesserait point, attendu que le plus habile serait le plus tôt libre, et que les plus habiles retrouveraient, s'ils le voulaient, dans d'autres travaux un supplément à leurs 2 fr. 50 c.

Chacun se dépêcherait et pourrait se livrer à l'étude, personne ne pourrait se plaindre qu'on l'abandonne, que son travail absorbe tout son temps et le fatigue outre mesure; comme je l'ai dit dans mon premier numéro, il serait assuré pendant toute l'année d'un travail continu et de sa pension à 40 ans.

Quant aux hommes de peine et aux professions où les travaux à la tâche présenteraient des obstacles, on trouverait toujours bien les moyens d'y obvier, soit par association ou par travail en commun.

La femme, fille ou mariée, sans enfant, serait tenue de gagner sa journée; avec enfants, son mari, comme il est dit précédemment, pourrait gagner pour elle.

Pour les partisans de l'association, ils ne rencontreraient aucun obstacle dans cette égalité de salaire.

Quant à l'association, voici comment je la conseillerais, aux ouvriers, et comment je trouverais pour eux plus de certitude de réussite.

Moyennant une retenue qu'ils s'imposeraient, supposons 50 centimes par jour au nombre de 2,000, ils auraient chaque jour 1,000 fr., au bout d'un mois, 30,000 fr. Avec ces 30,000 fr., trois, quatre ou dix d'entre eux commenceraient un établissement; ces dix ouvriers prélèveraient leurs journées habituelles, et à l'inventaire de six mois ou d'un an, le bénéfice quelconque, soit 10,000 fr., serait partagé entre les 2,000 souscripteurs, ou resterait à la masse, suivant les conventions; l'année suivante, au lieu de 10 on se mettrait 50 ou 100, enfin les 2,000 finiraient par se réunir, et par ce moyen, les ouvriers n'auraient recours à aucun bailleur de fonds, toute leur intelligence et toute leur activité seraient stimulées par leurs propres fonds; autrement, si le gouvernement ou tout autre bailleur de fonds vient à se mêler à ces associations, il est à craindre que l'intérêt de l'ouvrier ne soit plus suffisamment stimulé, et que l'association ne se termine par la faillite.

Ainsi, en résumé, vous voyez que le salaire étant fixé à 2 fr. 50 pour le travail, cela n'empêcherait pas l'ouvrier habile de gagner ce qu'il pourrait; car lorsque, dans sa partie, l'ouvrier serait rare ou l'ouvrage abondant, on ne l'empêcherait pas de dépasser ses 2 fr. 50; seulement, lorsqu'il y aurait des hommes inoccupés, ceux-ci auraient la préférence; et dans tous les cas, ils pourraient compléter leur journée partout où on voudrait les occuper.

Quant à l'association, elle pourrait se généraliser facilement, puisque l'ouvrier étant sûr d'un travail constant pendant toute l'année, il pourrait combiner ses économies de manière à pouvoir réunir un fonds social.

AUTRE METHODE

DIGNE D'ATTENTION PAR SON UNIFORMITÉ, ET SON APPLICATION POUVANT ÊTRE GÉNÉRALE.

Supposons, comme je l'ai dit dans mon premier numéro, que l'enfant du riche comme du pauvre commence un apprentissage à l'âge de dix ans, en travaillant jusqu'à quinze ans seulement à partir de midi, la matinée étant consacrée à l'école, que son apprentissage le conduise jusqu'au gain de 2 fr. 50 pour l'homme, 1 fr. 50 pour la femme; que chacun ayant atteint la limite de 2 fr. 50, devienne arbitre de l'emploi du temps qu'il aura à dépenser. Ainsi, d'après ce système, tout individu serait ouvrier, et après avoir gagné 2 fr. 50 pourrait s'adonner à l'étude, occuper un emploi selon ses capacités et selon les besoins de la société; les emplois qui semblent aujourd'hui exiger une grande assiduité, seraient répartis en conséquence; c'est-à-dire qu'on trouve bien moyen aujourd'hui de combiner les occupations avec le besoin du repos, de même on trouverait de nouvelles combinaisons avec de nouvelles nécessités.

Le gain étant limité pour chacun à 2 fr. 50, tant que chacun sans exception n'aurait pas atteint sa part de gain, soit 2 fr. 50 pour l'homme ou 1 fr. 50 pour la femme, personne n'aurait davantage, mais dès qu'un besoin ne se manifesterait, chacun serait libre suivant son intelligence d'élever ses gains.

Si à dix heures du matin j'ai gagné 2 fr. 50, s'il me convient ou s'il convient à quelqu'un de m'occuper, je puis élever mes gains à 10 fr., 20 fr., 30 fr., et plus, pourvu qu'on ne vienne pas me signaler tel ou tel inoccupé, dans lequel cas je lui dois céder l'avantage, et me retirer, à moins qu'il ne puisse me remplacer.

Également après un gain manuel, je puis finir ma journée dans un emploi, si cet emploi ne porte pas préjudice à des ouvriers sans occupation.

Il serait nécessaire que les ouvriers habiles montrassent l'exemple en prenant l'initiative d'un sacrifice général en faveur de leurs camarades moins habiles et sans ouvrage: le riche ne pourrait alors prétendre qu'on lui impose à lui seul des sacrifices trop lourds, et hors de proportion raisonnable, puisque le sacrifice serait réparti plus fraternellement, et que l'exemple lui viendrait d'en bas: raisonnablement aussi l'ouvrier montrerait par une volonté ferme, réfléchie, et libérale, qu'il sent ce qu'il veut et qu'il est capable d'arriver à un but qu'il saura conserver. Accorder à l'ouvrier ce que dans un moment d'effervescence, il veut avoir, c'est ~~le~~ céder un moment à un enfant ce qu'il veut pour apaiser son caprice, c'est le partage ou la loi agraire à petit pied, sûr d'avance que l'ouvrier ne pourrait conserver longtemps la concession qu'on lui aurait faite prématurément; au contraire l'initiative et l'exemple venant de lui, il est à présumer qu'il le ferait avec la ferme volonté de cultiver l'instruction indispensable aux véritables progrès de la civilisation. Pas de ~~solidité~~ dans les combinaisons humaines sans l'instruction et sans une bonne éducation. Il ne faut pas croire que les combinaisons du haut de la société ne cherchent pas à annihiler les combinaisons du bas de cette société: évidemment si. C'est donc une lutte d'intelligence à soutenir; c'est pourquoi il faut à l'ouvrier la maturité qu'il ne peut rencontrer que dans l'instruction, le travail, et une persévérance à toute épreuve; ne poussons pas l'ouvrier à un abîme par précipitation, faisons-lui voir les écueils pour qu'il puisse les éviter. J'engage donc les ouvriers à rentrer

1. dans leurs ateliers le plus tôt possible sans cesser d'aviser à leurs intérêts dans des réunions périodiques.

Nous ne pouvons rester longtemps encore dans la stagnation commerciale où nous nous trouvons, restons unis et fermes dans nos résolutions : que le gouvernement réunisse tous ses efforts pour entretenir les travaux publics, qu'il forme des ouvriers sérieux à la terrasse en les mettant à la tâche, et qu'on arrive à les faire travailler à des entreprises sérieuses et mieux rétribuées.

Si nous nous organisons avec un système plus libéral et plus large sans que notre ordre social en soit ébranlé, les puissances étrangères nous imiteront nécessairement et tout l'équilibre financier reprendra son assiette ; les salaires pourront se coordonner plus également : si l'on adoptait quelque chose d'analogue à ce que j'ai dit précédemment sur l'égalité des salaires, les ouvriers pourraient ne pas être si routiniers/en se livrant à plusieurs industries, les uns pourraient aider les autres dans les mauvais moments, les industries d'été pourraient être un refuge pour les industries d'hiver, et de même les industries de toute l'année être un refuge pour celles où il y a des mort-saisons : certaines professions pernicieuses à la santé de l'homme ne seraient plus aussi dangereuses, attendu le peu de temps qu'on y emploierait, en variant les occupations. La concurrence n'est plus autant à craindre du moment que le travail est garanti pendant toute l'année ; d'ailleurs, l'homme s'habituant à plusieurs industries comme à plusieurs langues, sera plus disposé à voyager et à tenter les chances de fortune étrangère. Ne soyons pas casaniers, puisque la terre tout entière a été donnée par Dieu à l'homme.

C'est ici le cas de revenir sur l'existence d'un Dieu et sur ce que nous pouvons en croire tant dans l'intérêt de l'humanité que dans l'intérêt de nos rapports réciproques ; nous devons tous nous protéger et ne pas nous entre-détruire ; sans pouvoir raisonner d'un être qui est hors de notre intelligence si étendue qu'elle puisse être, nous pouvons raisonnablement supposer avec la science que tous les miracles de la nature que nous voyons s'étaler à nos yeux, ont une cause et un principe : cette cause et ce principe c'est donc Dieu ; or Dieu aurait fait notre terre que devrait animer le soleil. Il a fallu ensuite que notre terre fût habitée par des êtres animés dont le plus raisonnable et le chef est l'homme, mais en même temps il a donné à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour qu'il sente son existence ; il lui a donné des besoins et des passions, non pour qu'il en méseuse, mais pour qu'il sache et sente qu'il existe, et qu'il reconnaisse par lui-même que s'il abuse de ses passions il sera malheureux, qu'au contraire s'il les modère et les renferme dans de justes limites il sera heureux. Il n'est peut-être pas un homme qui ne connaisse l'abus du vin, l'abus de l'ambition, l'abus de la fatigue, l'abus des plaisirs, l'abus de la bonne chair, l'abus de l'avarice, l'abus de la paresse, l'abus de l'abandon de soi-même, ce qui doit nous faire conclure à ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit, et même ne pas se faire à soi-même ce qu'on ne voudrait pas voir un autre se faire ; c'est donc en considération de cette situation que nous devons tous nous protéger, et qu'en cherchant à nuire à notre semblable, nous le forçons à se méfier de nous et l'excitons à nous rendre la pareille à l'occasion : nous sommes donc en même temps intéressés à exercer notre intelligence pour répondre à la volonté de celui qui nous l'a donnée, et celui qui cherche à l'éteindre est aussi coupable qu'un voleur de grand chemin : c'est pourquoi je dis que les prêtres particulièrement se sont toujours appliqués à éteindre l'intelligence humaine à leur profit : il est donc nécessaire qu'ils rentrent dans le giron commun, en rappelant à l'intelligence ceux qu'ils tiennent encore dans leurs lacs, et qui sont encore trop nombreux : heureusement pour moi que je ne suis pas en Espagne, ni en Bretagne, ni au sein d'une congrégation masculine ni féminine, car je serais écharpé. Nous ne serons vraiment hommes que lorsque nous serons affranchis des idées religieuses dogmatiques, non par le massacre, moyens que les prêtres ont partout employés pour la propagation de la foi, mais par la force de la raison et la puissance divine qui nous est révélée chaque jour. Que les prêtres ne s'imaginent point que nous ne pourrions pas remplacer leurs institutions et que les beaux arts en souffriraient ; non, Messieurs, la peinture, la sculpture et le commerce ne souffriraient point d'une amélioration dans les idées positives : serons-nous donc toujours bercés avec des idées mystiques ? Les revenants, les miracles, comme beaucoup d'autres superstitions, sont tombés, en sommes-nous plus mauvais ? non. Hé bien, nous deviendrons encore meilleurs quand nous nous connaîtrons encore mieux. Je suis bien païen, bien hérétique vis-à-vis certains esprits, en suis-je plus mauvais ? je sais positivement que non. Me menace-t-on déjà d'avance, de tout ce qu'on pourra diriger contre moi ; hé bien, je dis à messieurs les prêtres, comme à leurs partisans, qu'ils ne changeront point non-seulement ma nature, mais la nature entière qui les combat, malgré les pauvres d'esprit ; ainsi, messieurs les ouvriers, ne vous étonnez donc pas si l'on ne veut point vous instruire, c'est que l'on a encore besoin des pauvres d'esprit, que si vous ne vous instruisez point, et que vous vous révoltiez sans instruction, vous pourriez tomber dans des excès qui tourneraient au profit de l'organisation sacerdotale.

Tout dans la nature nous révèle les intentions du créateur ; notre terre est semée de montagnes, d'inégalités, d'irrégularités, de fleuves, d'inondations, de tempêtes, de volcans, d'intempéries, de saisons, pour que notre intelligence s'exerce à parer à toutes ces causes d'activité ; c'est pour que nous ne nous endormions pas, qu'il faut que nous fouillions la terre pour en faire sortir de l'eau, du feu, des pierres, du fer, des aliments,

des diamants, du charbon, des métaux ; étendons notre industrie, notre intelligence partout, sans nous égarer par les guerres, la main de Dieu est toujours suspendue pour nous arrêter, et sa voix pour nous dire : Assez ! quand il en sera temps ; en attendant, exercez votre intelligence sans arrêt, c'est mon intention, dit Dieu, tâchez de la deviner, je vous ai organisés pour que vous atteigniez toutes les perfections, excepté la mienne. Mais cependant en tout et partout, pas d'excès, car les excès vous détruiront. Si je ne vous avais pas donné la faculté d'agir, de sentir et d'avoir des inclinations, la faculté de discerner le bien du mal, le mal du bien, la faculté de reconnaître la limite où les excès commencent, vous seriez inutiles au monde, vous seriez semblables à une pierre ou à un morceau de bois mort ; au contraire, je vous ai protégés entre tout, en vous donnant la parole, afin de porter au plus haut point votre perfection, afin de pouvoir vous concerter tous pour arriver aux perfections résultant d'une agglomération d'instruments, de moyens et de matériaux, et non pas pour vous entretenir, car, alors, vous tombez dans les excès que je vous recommande d'éviter.

L'exploitation de l'homme par l'homme est peut-être aussi vieille que le monde, seulement elle s'est perfectionnée sous des formes ou des habits divers.

On crie beaucoup après les Jésuites, et c'est à qui journalièrement sera le plus jésuite sous l'habit commercial, sous l'habit scientifique, sous l'habit magistral comme sous l'habit pontifical, jusque sous l'habit roturier, aussi bien que sous l'habit châtelain.

J'ai rencontré des sociétés d'ouvriers intelligents à la recherche d'une nouvelle religion, dite fusionnienne, lorsqu'en même temps ils discutaient leurs intérêts les plus matériels. L'homme demandant sans cesse une amélioration dans sa condition d'homme, et il est tellement habitué à ses premiers langes, qu'il ne veut point les quitter ; il croirait ne pouvoir exister s'il n'était point enserré par eux comme dans une espèce d'étau.

Il existe certainement un grand avantage à pouvoir duper, jouer ou frustrer son semblable, pour lui prendre sans qu'il s'en aperçoive un bien dont il est possesseur ; c'est ce qu'on appelle de la politique fine. On appelle celui qui est habile à ce métier, un rusé compère. En un mot, celui qui est exercé à ce métier volera tout aussi bien son père, l'héritage de son frère, ou de qui que ce soit, sans aucun scrupule, à la différence de celui qui, n'ayant pas la même finesse, le fera audacieusement, à ciel découvert, ce qui constitue le vol ; mais arrivera un moment où chacun sera en garde contre les ruses de toutes couleurs. La société pourtant n'en marchera pas moins, et en sera-t-elle plus malheureuse ? Je ne le pense point, car chacun en sera réduit à sa propre industrie,

Dans cette religion fusionnienne, dont un citoyen Tourelle est soi-disant le révélateur, on y prouve l'immortalité de l'âme par l'atmosphère, qui est composée des âmes échappées de leur prison corporelle après la mort, lesquelles âmes passent à animer d'autres corps, puis lorsque notre atmosphère sera trop épaisse par la masse des âmes oisives, le trop plein ira animer la lune, qui à son tour se peuplera, et par une suite de problèmes, les âmes innocentes ou bienheureuses de toutes les religions iront opérer une fusion générale dans le soleil, qui est le paradis de toutes les âmes vertueuses.

Messieurs les ouvriers, convertissez-vous vite à cette nouvelle religion, et vous mangerez après !

Moi, Messieurs, j'ai aussi ma religion : c'est de travailler d'abord pour manger ensuite, puis en travaillant de m'instruire chaque jour, afin d'augmenter mes ressources industrielles, puis enfin de me reposer à l'abri de mes économies, ainsi que la fourmi et l'abeille dont l'exemple fait ma religion.

Les religions ont procédé tour à tour par le meurtre pour élargir leur empire ; elles le feront encore, car la bannière de Jésus-Christ ne vaudra pas fléchir sous la bannière de Mahomet, ni Mahomet devant celle du Christ. Or, tous les hommes sont frères, donc il faut une bannière sous laquelle tous se puissent ranger, c'est celle de la science, qui ne veut d'autre conviction que l'étude, et le résultat des découvertes scientifiques.

Il n'y a pas longtemps encore que les prêtres de Jésus-Christ demandaient le monopole de l'instruction ; ce serait encore le but de leur ambition et l'apogée de leur joie s'ils pouvaient y arriver.

Il y a, selon moi, un moyen pour les satisfaire ; c'est de créer à Rome un collège scientifique universel, et de nommer le pape actuel son président, en récompense de sa conversion au libéralisme, de placer tous les membres du clergé comme instituteurs, de les délier de leurs engagements sacerdotaux, de les marier et de les faire rentrer dans le bercail commun, ainsi que toutes les congrégations, hommes et femmes. Ils contribueraient ainsi tous à nous apporter le fruit de leurs études contemplatives et divines, et nous, nous leur apprendrions en retour comment on est heureux en travaillant pour gagner son pain à la sueur de son front, ainsi que Dieu nous l'a enseigné dans la personne d'Adam, et ce que nous confirment chaque jour ceux qui veulent que nous comptons sur une autre vie.

Croyez-vous qu'il ne serait pas aussi beau pour le genre humain d'attirer à Rome des délégués de toutes les parties du monde, de les instruire, de les éduquer pour qu'ils retournent ensuite civiliser leurs peuples ? Ne serait-ce pas là le plus beau rêve de l'humanité et de la fraternité ? Tous les peuples ne trouveraient-ils pas ainsi l'occasion de se croiser et de se répandre dans toutes les contrées ? Des émigrations successives et certaines de réussite, ne pourraient-elles pas se perpétuer indéfiniment ?

Qu'avons-nous besoin de nous tromper mutuellement de postérité en postérité pour nous rendre aussi cruels que superstitieux et hypocrites ? Où en sommes-nous donc encore que nous ne puissions pas nous dire la vérité nue et que nous soyons obligés de déguiser même ce qui pourrait tous nous rendre heureux ? Croit-on donc que nous péririons tous si nous devenions musulmans, juifs, protestants, ou même fétichistes ? Eh ! mon Dieu, nous sommes tous frères, Dieu nous protège tous, et pourquoi voulons-nous faire plus que Dieu lui-même ? Laissons vivre ce qu'il a créé à notre image, perfectionnons, améliorons, c'est notre devoir, c'est la loi qu'il nous a donnée, mais ne renversons pas la nature. Dieu nous a fait mortels, pourquoi donc voulons-nous nous rendre immortels, pourquoi donc nous rendons-nous l'hypocrisie une loi, qui détruit, qui désorganise au lieu d'améliorer. Croyez-vous que par l'instruction et l'éducation, vous ne pouvez pas mieux, de postérité en postérité, civiliser les peuples et les amener à une morale uniforme ? que des institutions morales, tenant lieu d'institutions religieuses, puisées dans les besoins et dans les nécessités de la vie, ne seront pas plus efficaces que des mystères inexplicables et plus obscurs encore pour le vulgaire que les cérémonies que vous leur avez enlevées en les massacrant ?

Croyez-vous que lorsque vous élèverez leurs princes dans vos usages et que vous les leur renverrez instruits et civilisés, vous ne les convaincrez pas mieux qu'en allant les assassiner chez eux pour les convertir inopinément.

Si les prêtres parvenaient à convertir la terre entière, que feraient-ils ensuite ? ils feraient ce qu'ils font partout, séparés qu'ils sont par leurs vœux, de nos besoins, comme de nos peines, comme de nos habitudes. Qu'ils soient nos frères, nos amis, nos parents, qu'ils partagent nos soucis, sans autre distance, ni différence que les avantages que la nature leur départira, et nous les reconnaitrions comme une institution protectrice ; mais jusqu'à présent ils ont été une institution abusive et privilégiée, ou s'ils ne l'ont pas toujours été, ils le sont aujourd'hui.

Convions tous les peuples par notre exemple fraternel à une institution du genre de celle dont je viens de parler, et nous aurons fait un beau pas vers la fraternité des peuples.

Croyez-vous que dans ces mêmes temples, où personne ne croit plus à vos symboles, on n'y puisse enseigner aux hommes de grandes vérités, de grandes sympathies, une grande philosophie, enfin une expérience de chaque jour ? croyez-vous qu'on n'y puisse remplacer par des institutions nouvelles plus saintes et plus sacrées que les précédentes, celles que vous avez vous-mêmes substituées à d'autres ? croyez-vous qu'on ne puisse pas vous dire ce que M. de Lamartine a dit dans son fameux manifeste aux puissances étrangères : « Ils demandent plus de liberté à mesure qu'ils se sentent capables d'en supporter davantage ; ils demandent plus d'égalité et de démocratie à mesure qu'ils sont inspirés par plus de justice et d'amour pour le peuple. Question de temps. » Ils demandent plus de vérité et moins d'obscurité, à mesure que la lumière les éclaire davantage, ils ne veulent plus de béquilles lorsqu'ils peuvent s'en passer, c'est de la raison qu'ils demandent et non de l'amphibologie, de la réalité dans le présent et non des espérances dans un avenir qui ne leur appartient pas. Que Jésus-Christ comme homme soit révéralé parmi nous et nos descendants, comme Moïse, Abraham et les autres patriarches le sont encore aujourd'hui, mais Jésus-Christ ne nous a pas dit de nous arrêter ; au contraire, il a dit : Améliorez. Nous pouvons donc fraterniser avec tous les peuples, et opérer par la science cette fusion si désirable, que le nommé Tourelle voudrait opérer dans le soleil, et qu'avant lui j'ai cherché à opérer sur la terre.

Ne dressons pas la bannière chrétienne contre le croissant musulman, car chacun aime son drapeau et le défend. Mais la bannière de la science est la bannière de tous les pays, elle s'y peut présenter en tout temps : si les conquêtes sont quelquefois forcées, la propagation de la science et de la civilisation cautérise les plaies en les embaumant et en faisant verser des pleurs de bénédiction après la cautérisation.

Dévoûons-nous donc tous aux améliorations générales sans empiéter sur les libertés individuelles, laissons-les se mûrir au soleil des années qui se succèdent et s'expérimentent, ne cherchons jamais à détruire ce que la nature a édifié, mais à le perfectionner quand elle l'a édifié à notre usage, car dans ce cas Dieu a toujours créé la nature imparfaite afin d'occuper notre intelligence.

Je demande pardon à mes lecteurs d'être entré dans des digressions qui semblent étrangères au mouvement actuel, et qui peuvent les surprendre, mais c'est que j'ai cru qu'il était indispensable de toucher des matériaux qui, comme le pavot, nous tiennent depuis trop longtemps dans une léthargie qu'on voudrait rendre éternelle, et qui ne peut cependant durer, si nous voulons mûrir.

Il est donc évident que si les hommes étaient maîtres de leur temps, après s'être assuré leur pain, ils avanceraient à grands pas vers les lumières utiles, et d'un avantage réel pour le bonheur réciproque.

(La suite au prochain numéro.)

Chacun ayant demandé que cette feuille paraisse plus souvent, le prochain numéro paraîtra à une époque plus rapprochée, et contiendra un système pénitencier nouveau, la suppression des prisons et des bagnes.

BÉJOT.

Paris. — Imprimerie CLAYE et TAILLEFER, 7, rue Saint-Benoît.